



La chronique de Bernard Frank

O Châteaux

I. – Trop de beau monde

On vient de rééditer un livre passionnant de Frédéric Prokosch (1908-1989), « Voix dans la nuit » (v. o. « Voices : a Memoir » 1983, traduit de l'anglais par Léo Dillé, Phébus, 20 euros). On en a profité pour rééditer son dernier roman, « Ma sauvage Amérique » (v. o. « America, my Wilderness » 1972, traduit de l'anglais par Marcelle Sibon, préface de Mathieu Terence, Phébus, « Libretto », 8,90 euros).

Je me demande où j'ai lu pour la première fois « Voix dans la nuit ». Certainement pas en anglais. Bizarrement, alors que, pour « Ma sauvage Amérique », Phébus mentionne « la traduction française précédemment parue aux Editions Stock sous le titre "Mon immense Amérique" », à propos de « Voix dans la nuit », Phébus ne dit rien. En quatrième de couverture, il est indiqué que « quelques années avant sa mort, Prokosch avait offert à ses lecteurs "Voix dans la nuit" (1983), resté longtemps introuvable en librairie ». Chez Gallimard ? Chez Phébus ? Chez Stock ? Quand j'aurai éclairci cet irritant mystère, je vous parlerai des deux livres.

Ne m'attendez pas. D'autant plus, je vous le répète, que « Voix dans la nuit » est un livre passionnant. Avec du très beau monde : Thomas Mann, Gertrude Stein, Colette, Malraux, Virginia Woolf, Joyce, Somerset Maugham, Moravia, Hannah Arendt, Nabokov, etc. Il y a presque trop de beau monde. Trop de bonnes anecdotes. Chez un grand écrivain, ça serait parfait. Chez Gide par exemple. Dans le « Journal » de Gide. Quand Prokosch fait parler Gide, c'est meilleur que Gide. C'est ce qu'on ne trouve pas toujours dans le « Journal » de Gide. Il faut s'ennuyer chez Gide. Ça se mérite, Gide.

Tenez. Ecoutez ça. Voilà Gide. « Il était assis derrière son bureau, en robe de chambre de velours rouge. Un dernier rayon du couchant touchait son visage sculpté, à quoi le grand âge avait apporté un certain charme pâle, automnal. Ce qui me surprenait, c'était son air lointain et doux : pourtant, en même temps, il m'inspirait une vague méfiance, voire de la frayeur. Peu de temps auparavant, il avait publié ces "Feuillets d'automne", ainsi qu'une très sélective anthologie de la poésie française. » Tout y passe : Whitman, Proust bien sûr, et pourquoi se gêner, Dostoïevski : « Et Dostoïevski ? demandai-je avec une certaine nervo-

sité. – Ah ! bien sûr, il y a Dostoïevski. Il y a toujours Dostoïevski. – Vous êtes un slave, et je savais que vous alliez m'aiguiller vers Dostoïevski. Soit. A votre guise. Me voilà donc aiguillé vers Dostoïevski. Mais maintenant que j'y suis, je m'aperçois que je n'ai rien à en dire. J'en ai honte. J'en suis consterné. N'avoir rien à dire sur Dostoïevski !... Jadis Dostoïevski m'était tout proche, il se trouvait au cœur de mes idées sur le roman, et je me fais l'effet d'un traître de ne rien avoir à vous dire sur Dostoïevski. » Prokosch, un mythomane de la conversation rapportée. En n'inventant rien. Nous verrons ça de plus près.

II. – Michiko Kakutani

Mon propos n'était pas là, d'ailleurs. Mais sur le n° 24, celui de janvier 2004, de « la Règle du jeu » de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 15 euros). Très bon numéro. Sur l'autre Amérique. Réalisé à New York par Lila Azam Zanganeh. Avec des textes d'Adam Gopnik, chroniqueur au « New Yorker », qui prépare « Americans in Paris. A Literary Anthology » et que j'ai rencontré chez Nicole Wisniak entre deux numéros de l'« Egoïste » ; d'Anika Gunttrum, experte en arts chez Christie's et qui nous raconte la vie d'une Américaine à Paris : « Je vis et travaille ici, et ici probablement demeurerai-je » ; de Marc Lambron sur Richard Avedon : « En cherchant un équivalent sonore aux photographies de Richard Avedon, je crus le trouver dans les premiers blues amplifiés, ces musiciens du Delta en costume et cravate-lacet qui promenaient le tesson de bouteille du bottleneck sur des cordes électrifiées » ; de Jean Daniel sur Bob Silvers, l'homme de la « New York Review of Books », où l'on apprend : « Récemment, avec "le Monde des débats", pendant un an, j'ai eu la présomption de retrouver ma jeunesse en opérant une synthèse du "Nouvel Observateur" des premiers jours et de la "New York Review of Books". On m'en a empêché. J'ai pesté. Mais j'ai pu écrire. »

Peut-être le plus intéressant pour ceux qui, comme moi, ne connaissent pas grand-chose de la vie intellectuelle américaine, ce sont les « Figures de New York ». Elles seraient neuf (elles pourraient être cent). J'ai déjà cité Avedon. Mais il y a Michiko Kakutani, qui serait « la redoutable autant qu'invisible critique littéraire du "New York Times" ». Elle est née en 1955 à New Haven, dans le Connecticut. Depuis

1983, elle est critique littéraire du « New York Times ». Elle est célibataire. Plutôt jolie. Elle a obtenu le prix Pulitzer de la critique en 1998. Elle habite Manhattan. Elle a éreinté « l'Evangile selon le fils » de Norman Mailer (1997) : « Un livre stupide, prétentieux et, quelquefois, comique malgré lui. »

Gore Vidal, célèbre écrivain américain, interrogé par Michiko Kakutani : « Première question : vous haïssez les Américains, n'est-ce pas ? » Gore Vidal : « Non, je hais le "New York Times". Vous serez surprise d'apprendre que ce n'est pas la même chose. » Jusqu'à ce jour, Michiko Kakutani ne se serait pas vengée. Ah ! Je rêverais d'une Michiko Kakutani française qui nous ferait pisser dans notre culotte. Hélas ! la France est la France et nos critiques suivent notre rang.

III. – Questions pour un champion

J'allais oublier dans mon recensement télévisé Julien Lepers et ses « Questions pour un champion », qui fut à ses débuts ma grande passion. Je crois même que je regardais le bulletin régional et le bulletin d'informations qui suivaient, sur la 3, le 19-20 à cause de lui. Maintenant, ça a changé ou ça va changer. On n'est plus sûr de rien. J'ai même gardé le souvenir du commentaire qu'en avait fait Françoise Giroud dans « l'Obs ». Il avait presque changé d'une semaine à l'autre. D'abord très critique, elle avait trouvé ça bien. Je m'étais promis de lui demander les raisons de cette volte-face. J'ai oublié. Dans les jeux télévisés, Julien Lepers a réussi ce que Bernard Pivot a su longtemps introduire à propos des livres, un côté bon enfant, familial, français pour tout dire. On n'avait pas besoin d'être Sartre ou Voltaire ou Rabelais pour s'intéresser aux livres, à la littérature, aux idées. On n'a pas besoin d'être un Pic de la Mirandole pour savoir où se trouve Sumatra ou Bornéo. Et puis il y a le public. Ceux qui regardent, ceux qui écoutent. Il faut qu'ils aient l'impression, l'illusion de pouvoir répondre une fois sur dix aux questions. De participer, quoi ! Et puis il y a les champions. Ceux qui font les cinq semaines ou les cinq quelque chose. On s'incline. De temps en temps, il faut savoir s'incliner.

Et puis il y a les questions d'argent, comme on l'a souvent noté. Il ne faut pas qu'il n'y ait rien. Mais il ne faut pas que l'argent soit tout. Equilibre difficile. « Questions pour un champion », c'est bien, c'est un sport de gentleman. Ça nous change des millions. Comment gagner des millions ? On aime bien les millions. Mais ça doit rester un jeu. Qu'on regarde et qu'on applaudit. Avec un certain sourire. Un certain mépris, j'allais dire. Avec ces millions, où aller ? J'ai reçu le guide 2004 des « Relais et Châteaux » du monde entier. Prenons celui de l'Equateur. La Mirage, à 2 490 mètres. « La Mirage est un "resort" contemporain. [...] Détente dans un spa exceptionnel et élégant avec onze traitements différents. » Il y a trois mots qui m'échappent. Enfin, pour plus d'informations, il me suffit de consulter : www.relaischateaux.com/lamirage. B. F.